



ADMINISTRATION  
6, quai de la Guillotière, 6  
VENTE EN GROS  
1, rue de Jussieu, 1

SOMMAIRE :

La Taverne de la Tête-d'Or, par PIERRE LE GALLOIS.  
Le Cousin du Diable, par GONTRAN BORYS.  
Le Baiser de Judas, par VAN DER HANN.  
La Belle Nanette, par HORACE MAX.

ABONNEMENT :  
Un an . . . 3 francs  
Six mois . . 4 —  
Le Numéro : 40 c.

LES DRAMES LYONNAIS 16  
**LA TAVERNE**  
**De la Tête-d'Or**  
PREMIÈRE PARTIE  
**MAC-HIRTON L'HERCULE**

Toute son aventureuse existence se déroula devant les yeux de son esprit en tableaux séduisants parfois, plus souvent sombres et tristes. Il se vit jeune et riche ; il revit sa belle Mary, innocente victime de ses passions ardentes, mourant avant l'âge, flétrie, brisée par les souffrances, les chagrins et la misère ; il revit son fils, son Ivon, chassé par l'inconduite de son

père ; il revit, dans ses exercices de grâce et de souplesse, cette incomparable Eva, dont le regard brûlant l'avait tant de fois éméché ; il se vit lui, Mac-Hirton, le noble Irlandais, devenu voleur et assassin.....

Une heure entière il demeura ainsi, paraissant privé de sentiment ; mais la pensée courait, au contraire, ardente et vivace dans cette imagination dévoyée ; implacable, elle retraçait chaque fait, chaque pas, chaque étape, chaque faute, chaque crime, et torturait comme le remords l'âme du coupable.

Alors il pleura, cet homme de fer aux appétits de fauve. Il pleura longtemps, et après avoir pleuré, il se releva plus calme et s'approcha du lit où reposaient ses victimes. Il se prit à envier le sort de ceux qui étaient morts et se demanda s'il ne valait pas mieux, pour lui, en finir tout de suite avec la vie, terminer par une mort volontaire et en quelque sorte expiatoire une existence criminelle.

Cependant peu à peu son énergie naturelle reprit

le dessus, surtout en songeant qu'il avait double tâche à remplir : retrouver son fils, afin de veiller sur cet enfant qu'il adorait et remplacer auprès de l'orpheline son unique parent, qu'il lui avait enlevé. En songeant à cela, il se sentait moins condamné, moins misérable. Alors, redressant sa tête puissante, il se dit :

— Assez de sensiblerie ridicule, de remords inutiles, soyons homme. Ce qui est fait ne peut se réparer, tâchons-donc d'en tirer le meilleur parti ; et, pour ce, hâtons-nous, car la nuit s'avance. Mettons de côté la défroque du saltimbanque. Mac-Hirton, l'hercule ; bientôt ne sera plus et renaîtra, encore jeune et riche, sir Charles Mac-Hirton. Allons, vaillant baronnet : *Go ahead !* En avant !

Ayant reconquis sur lui tout son empire, Mac-Hirton fouilla dans les vêtements d'Eva, l'ex-trésorière de cette criminelle association, et en retira l'or et les billets résultant du vol commis chez le malheureux Roger, vol dont ils n'avaient pas encore apprécié la conséquence.

Il compta son trésor et en constata l'importance avec une satisfaction qui lui fit, pour un moment, oublier l'origine de cette fortune et le lieu où il se trouvait. La somme se montait à trois cent quarante-cinq mille francs.

Il enferma soigneusement les billets, soit trois cent vingt mille francs, dans un vieux portefeuille déchiré, qui n'avait jamais contenu pareille somme, et le reste dans le petit sac qu'il avait apporté ; car il avait tout prévu.

Cela fait, il s'occupa des victimes qui, blanches et nues, reposaient sur leur lit, les membres non encore raidis par la rigidité cadavérique. Il les plaça l'un sur l'autre, les enveloppa dans la couverture, qu'il ficela aux deux bouts, puis les ayant placé sur sa robuste épaule, il éteignit la lumière et se prépara à fuir ; à l'aide de l'échelle qui était appuyée à la fenêtre.

Ayant, après un rapide coup d'œil à l'extérieur, constaté que rien ne remuait au dehors, qu'il n'avait à craindre nul regard, nulle oreille, il posa le pied sur le premier échelon et descendit lourdement, faisant craquer le solide engin sous son triple poids.

Arrivé sur le sol, il déposa un instant son funèbre fardeau sur le sol humide, retira l'échelle qu'il plaça à côté, et, après avoir un instant repris haleine, car, malgré son énergie, il était néanmoins fortement émotionné, il se mit en route, portant sur une épaule le couple sacrifié et sur l'autre la lourde échelle.

Il atteignit ainsi le champ de foire, heureusement solitaire, se glissa dans sa tente, qu'il avait eu soin de laisser ouverte et qu'il referma aussitôt qu'il fut débarrassé de sa charge.

Sans retard, il se mit à procéder à l'ensevelissement de ses victimes. Il déroula la couverture, et les plaça sous la lueur d'une lampe à la clarté douteuse, qui projetait de sinistres reflets sur ces beaux corps immobiles. Puis, les bras croisés, debout, semblable

au sinistre génie du mal, il les considéra pendant quelques secondes d'un œil d'abord sec, mais qui bientôt brilla d'un sinistre éclat. Alors il se courba, s'accroupit et, seul, n'ayant que le silence pour témoin, odieux et sombre violateur de la mort, il consumma un nouveau forfait. . . . .

La nuit ne pouvant tarder de prendre fin, il songea enfin à terminer son œuvre.

Ayant, comme la première fois, réuni les deux corps face à face, il les lia solidement à l'aide d'une corde enroulée autour d'eux et arrêtée à la ceinture par un nœud solide, dit nœud marin, dont il avait appris la confection pendant sa vie aventureuse. Puis il détacha une large bande de toile qui partageait la tente en deux parties et enveloppa soigneusement de quadruples plis les corps des victimes. Ce rude linceul fut à son tour ficelé comme l'avaient été les cadavres qu'il renfermait.

Quand tout eut été ainsi arrangé, l'hercule ayant constaté par un rapide examen que la voie était silencieuse et libre, chargea de nouveau le fardeau sur son épaule et s'achemina, au travers des vorgines vers le fleuve.

Cependant la nuit avait fui. Les premières lueurs de l'aube commençaient à estomper de vives nuances le ciel du côté de l'orient, tandis que la ville était encore plongée dans le sommeil ; le brouillard, qui devait bientôt s'étendre au-dessus de la cité et la couvrir de son triste voile, n'était pas encore condensé ; aussi la journée promettait d'être belle. Les sommets de Saint-Clair et de la Croix-Rousse apparaissaient déjà légèrement éclairés par les reflets de l'astre lumineux que renvoyait le ciel au-dessus des Brotteaux. La brume se balançait en flocons légers sur la surface du fleuve calme et limpide, bruissant doucement en effleurant de ses vagues paresseuses les graviers du rivage. Les oiseaux, qui commençaient à s'éveiller, secouaient allègrement leurs ailes encore humides et voletaient en caquetant dans les vorgines et les saules.

Au milieu de ce calme de la nature, sous ce ciel radieux, au travers de ces ramures que balançait les souffles du matin, marchait, accompagné par les mélodies champêtres du petit peuple ailé si gracieux et si vif, un homme gigantesque, courbé sous un sinistre fardeau.

Cet homme se glissait silencieusement, l'œil et l'oreille au guet, sondant à chaque pas la solitude du taillis, redoutant de voir surgir devant lui un témoin de son œuvre criminelle. Dans ce cas, son parti serait rapidement pris. Malheur à l'importun, il était sûr de rejoindre dans la mort les malheureux dont il allait creuser la tombe.

Rien ne se présenta pour entraver l'œuvre du terrible croque-mort, qui atteignit enfin le fleuve, but où il tendait.

Là, il s'arrêta une dernière fois, déposa son fardeau

à terre et se déshabilla à la hâte, puis, le ressaisissant, il entra dans l'eau. Pendant quelques secondes, il rompit le courant, peu rapide en ce moment, et ne s'arrêta que quand l'onde vint mouiller ses épaules velues comme celles d'un puissant simien. En cet endroit, il laissa glisser les cadavres de ses victimes dans les flots qui devaient, en peu de temps, avant que les citadins fussent éveillés, les entraîner au-delà de la ville et ensuite vers la mer profonde.

Mais le hasard, comme on l'a vu dans le prologue de ce drame émouvant, ne permit pas que la chose se passât comme l'espérait le meurtrier, et, une heure après, l'épave sinistre venait échouer, entre deux eaux, contre un des îlots de sable situés en amont du pont de la Guillotière. C'est là que des mariniers le découvrirent et l'attirèrent sur le rivage.

Donc tout était fini. Le meurtre et le viol avaient été accomplis, le meurtrier avait lui-même procédé aux funérailles, et la tombe humide s'était refermée sans bruit sur sa proie.

Alors Mac-Hirton se plongea tout entier dans les eaux, lavant avec soin son visage et ses mains souillées, rafraîchissant son front empourpré, ses yeux fatigués, sa gorge desséchée, et secouant sa tête de lion, il marcha vers le rivage.

Soudain, comme en proie à une terreur subite ou sous l'empire d'une pensée instantanée, il leva la tête qu'il tenait courbée sur l'eau et se hâta de regagner le bord. Là, il s'habilla en quelques secondes, courut d'une trotte jusqu'au bois de la Tête-d'Or et ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint sa voiture.

Alors seulement il poussa un soupir de soulagement et parut reprendre possession de lui-même. Il regarda de tous côtés, mais rien ne troublait le silence de la nature, que les gouttes tombant encore de temps à autre des arbres humides, que le bruit des feuillages agités par le vent, que le gazouillement des oiseaux dans les arbres du vieux bois.

Quand il fut tout à fait calme, il essuya son front où perlaient encore quelques gouttes de sueur, secoua sa chevelure encore humide et ouvrit la porte de sa voiture.

Ainsi qu'il l'espérait, l'enfant ne s'était pas réveillée. Brisée de fatigue, elle dormait encore d'un profond sommeil. L'hercule se complut alors, pendant quelques instants, à la considérer à la faveur du jour naissant qui pénétrait dans la chambre par la porte ouverte. Qu'elle était ainsi calme et belle, la douce fillette, dans le nuage doré de ses blonds cheveux encadrant son visage d'ange !

— Oh ! dors pauvre petite miss, murmura-t-il, dors confiante sous ma protection qui, tant que je vivrai, ne te fera jamais défaut. J'ai besoin de t'aimer pour purifier mon cœur, j'ai besoin de te consacrer ma vie, pour racheter mes forfaits. Cet or qui t'appartient je le ferai fructifier et tu en jouiras, il restera ton bien à toi, quant à moi je ne veux être que ton esclave. Je t'entourerai de tant de soins, je te vouerai une affec-

tion si pure, si vraie, que si tu connais mon crime, tu l'oublieras, et que tu répondras à ma tendresse paternelle par un amour filial.

Et se penchant, il effleura de ses lèvres les blonds cheveux de l'enfant.

— Allons, continua-t-il, coordonnons nos idées et nos projets, pendant que dort miss Lucy — c'est ainsi que je veux qu'elle se nomme, ainsi que se nommait ma sœur, un ange blond comme elle, que la mort emporta à cet âge —. J'ai encore deux heures au moins devant moi, puisque le jour commence à peine, reconfortons-nous, j'en aurai besoin.

Ce disant, il avala d'un trait le contenu d'une fiole d'eau-de-vie. Après quoi il prit l'enfant avec précaution pour ne pas l'éveiller, l'enveloppa dans une couverture, l'assit solidement sur son robuste bras, et s'enfonça dans le brouillard qui commençait à s'abattre sur la ville.



## XII

IL N'Y A QUE LES MORTS QUI NE REVIENNENT PAS.

— LE RÉVEIL DE L'ÉTRANGLÉ. — EN CHASSE. — A LA MORQUE. — RÉVÉLATIONS. — OÙ JOSEPH ROGER FAIT UN SERMENT.

Nous avons laissé le malheureux Roger, étendu dans son cabinet, la face contre terre, inondant de sang le riche tapis qu'il avait fait placer pour flatter le pied mignon de sa belle maîtresse. Nous l'avons laissé mort croyons-nous, parfaitement mort. Eh bien ! il ne l'était pas, car il n'y a que les morts qui ne reviennent pas et celui-ci est revenu, parfaitement revenu, ce qui suit en est la preuve.

Combien de temps demeura-t-il ainsi inerte ? Il le sut plus tard, quand il consulta l'heure, au moment de son réveil.

(A suivre.)

LE 16

# COUSIN DU DIABLE

PREMIÈRE PARTIE

## Le Diable à Tournai

(SUITE)

— Mille grâce, monsieur le vicomte. Un autre engagement me lie, et j'ai le vif regret d'avoir à vous quitter sur-le-champ.

Diégo Diaz mentait. Il était entré à l'auberge avec l'intention formelle d'y dîner. Mais il se sentait incapable de supporter davantage la présence d'un homme qui était le portrait vivant de Léo, et dont chaque geste, chaque coup d'œil, chaque intonation de voix lui piquait le cœur comme un coup d'épingle.

Les deux hommes prirent donc congé l'un de l'autre et se séparèrent avec force civilités, Florestan pour aller se mettre à table, l'hidalgo pour vaguer au hasard.

VI

OU LE VICOMTE FLORESTAN DEMANDE A SE DÉSENNUYER

C'était un gentilhomme fort ennemi de la solitude, que le vicomte Florestan de Morlac.

Aussi ne se fit-il pas faute de pester contre cet inconnu qu'il avait daigné inviter à dîner, et qui avait eu l'impertinence de refuser son invitation.

Forcé de dîner seul, il mangea du bout des dents et s'arrangea pour faire durer son dîner le plus longtemps possible.

Ainsi qu'il l'avait dit à don Diaz, le vicomte avait à parler à l'hôtelier du Pot-d'Étain, lequel hôtelier, festinant lui-même chez un ami, ne se pressait nullement de rentrer.

C'est pourquoi, une fois son dîner fini, le jeune Français tua le temps de différentes manières.

D'abord, il examina son acquisition, fit trotter Lucifer, lui regarda les gencives, lui inspecta les yeux et lui palpa les genoux.

Puis, blasé sur cette distraction, il rentra dans la salle basse, il tambourina sur la table, il compta les solives du plafond, il dessina des arabesques, avec le fourreau de sa rapière, sur le sable jaune et fin qui recouvrait le plancher.

Ces divertissements épuisés, le vicomte se posta sur le pas de la porte, espérant trouver à rire dans la mine des passants ou le minois des passantes.

Mais, outre que personne ne passait, la perspective du dehors, engageait peu à la flânerie.

Car, il faut l'avouer, le cabaret du Pot-d'Étain n'é-

fait pas sis en un quartier aristocratique. Ses derrières plongeait dans les boues de l'Eséaut et sa façade regardait la rue de l'Echaudoir, rue étroite, humide, fangeuse même au mois de juin et presque uniquement habitée par des fripiers et des marchands de poissons.

Or, quoique leurs boutiques fussent closes en l'honneur du dimanche, ce voisinage se faisait néanmoins si cruellement sentir, que le vicomte tourna sur ses talons au plus vite et rentra encore plus vite en se bouchant le nez.

Il patienta une demi-heure encore. Ce fut tout ce qu'il put faire. Et tout d'un coup, frappant des deux poings contre la table, il éclata en une formidable série de jurons qui, pour être français, n'en ronflèrent pas moins de façon supérieure.

Attiré par cet ouragan, Gilles accourut.

— Ventrebieu !... lui cria M. de Marlac, ton patron se moque-t-il de moi ?

— Comment le pourrait-il ? opina le palefrenier, il ignore que vous l'attendez...

— Hé ! pardieu, il ignore même que j'existe.

— Dame ! alors...

— Mais, jusqu'à quand prolongera-t-il son interminable dîner ?

— On ne peut pas savoir, monsieur. Soyons justes. Il n'y a guère que trois heures que maître Cochefer est à table...

— Trois heures seulement ? Le pauvre homme ! Combien d'heures y reste-t-il donc, à l'ordinaire ?

— C'est selon.

Selon quoi ?... Selon ce qu'il mange ?

— Non, monsieur. Selon ce qu'il boit.

— Oh ! oh !... ainsi, ton maître pourrait bien revenir...

Gilles, ne voulant compromettre ni lui, ni son patron, se gratta silencieusement l'occiput.

— Il ne manquerait plus que cela, s'écria le vicomte. J'ai besoin, mort-diable ! qu'il jouisse de tout son sang-froid pour répondre à la lettre dont je suis porteur. Ma fortune dépendra de sa réponse...

— Ah ! bah !... fit le palefrenier, qui écarquilla des yeux énormes.

— On me l'a dit, du moins, murmura Florestan en se promenant avec agitation. Mais je veux être pendu si je devine quelles relations mon honoré père, le comte de Morlac, a pu jamais avoir avec ce cabaretier ivrogne... A propos, est-il riche, ton maître ?

— Peuh !

— Comment, peuh !

— Tout son argent passe en liquide, et tout ce liquide...

— Je comprends... mais ne ne lui as-tu pas entendu dire qu'il ait reçu jadis... un dépôt ?

— Un dépôt !... répéta Gilles d'un air hébété.

— Oui... une somme d'argent quelconque.. une somme qu'il doit rembourser un jour ou l'autre ?

Le valet, de plus en plus abruti, fit la mine d'un homme auquel ou parlerait hébreu.

— Va-t-en au diable ! cria le vicomte impatienté.

Et il reprit sa promenade fiévreuse. Mais, au bout d'un instant, il s'arrêta de nouveau.

— Gilles !

— Monsieur ?

— Es-tu sûr qu'il n'existe dans Tournai aucun autre Cochefer que ton patron ?

— Parfaitement sûr, monsieur.

— Par conséquent, murmura le vicomte, c'est bien à lui qu'est destinée cette missive ..

Il tira de son aumônière un pli scellé de six cachets de cire.

— Il ne peut y avoir d'équivoque, reprit-il en lisant tout haut la suscription : A maître Landry Cochefer, en l'hôtellerie du Pot-d'Étain, à Tournai.

— Il y a cela ? demanda Gilles.

— Lis toi-même.

— Je ne sais pas lire, monsieur. Mais pardon... vous dites qu'il y a là-dessus...

A maître Landry Cochefer. C'est bien le nom de ton maître, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur.

— Non ?

— Mon maître s'appelle Jean-Baptiste et non pas Landry.

— Hé ! que ne le disais-tu plus tôt, double brute, au lieu de me laisser perdre mon temps ici ! Où demeure-t-il, ce Landry Cochefer ?

— Hélas ! monsieur, il ne demeure plus...

— Comment ?

— C'était le propre frère du patron, monsieur !

— C'était .. Il est donc mort ?

— Complètement.

— Depuis quand ?

— Depuis trois ans.

— Où ?

— En Espagne.

Le vicomte frappa du pied.

— Par la mordieu !... s'écria-t-il, ces choses-là n'arrivent qu'à moi ?... Qu'est-ce que je vais faire de ce paquet, maintenant ?

Gille leva les sourcils et les épaules comme pour dire : — Faites-en ce que vous voudrez !

M. de Morlac arpentait la salle avec une indécision croissante.

— Mort depuis trois ans, ce Landry ! balbutiait-il. Et depuis trois ans mon père a cessé de me servir ma pension de cinq cents pistoles. Singulière coïncidence.

Il se tut et demeura rêveur. Gilles ouvrit les bras et écarta ses dix doigts d'un air qui signifiait : Dame ! moi, je ne sais pas, vous comprenez ?

Le vicomte revint vers la table sur laquelle il avait posé le paquet scellé.

— Si je l'ouvrais ? fit-il à voix basse.

Et il porta la main sur les cachets.

Mais au moment de les rompre, un scrupule l'arrêta. Il remit la lettre dans son aumônière.

— Patientons ! se dit-il. Peut-être l'hôtelier est-il au courant de l'affaire... Peut-être est-il autorisé à prendre connaissance du message. Mais, mille millions de tonnerres ! il ne rentrera donc pas, cet animal ?

— Oh ! murmura le palefrenier, maître Cochefer ne peut beaucoup tarder, à cette heure...

— N'importe ? pensa tout haut Florestan. Ce voyage débute mal pour mes espérances... J'ai bien peur qu'il ne se termine de même...

— Et moi aussi, grommela Gilles.

— Qu'est-ce que tu dis, toi ?

— Je dis, monsieur, qu'à votre place je me débarrasserais de cette maudite bête ?

— Quelle bête ?

— Lucifer. Ce cheval vous portera malheur, monsieur. Tant que vous le garderez, il ne vous adviendra rien de bon.

— Pourquoi cela ?

— Parce que celui qui vous l'a vendu est le cousin du diable !

— Le vicomte se mit à rire.

— Il me l'a dit à moi-même, reprit le valet, parlant à ma personne... Ainsi !

— Imbécile ! répliqua M. de Morlac, qui s'assit en bâillant.

Gilles poussa un soupir désespéré et dressa ses deux mains dans les airs, comme s'il prenait le plafond à témoin de l'aveuglement de son hôte.

En ce moment, un nouveau personnage entra dans l'auberge.

C'était un pimpant cavalier de vingt-cinq ans, à la moustache noire et retroussée, aux yeux brillants, à la lèvre rouge et hautaine.

Le riche uniforme des officiers espagnols rehaussait encore sa belle mine. Couvert de broderies et de galons d'or, frisé, parfumé, le chapeau sur l'oreille, le poing sur la hanche, on devinait au premier coup d'œil que ce gentilhomme avait mis à sa toilette une recherche plus qu'ordinaire.

Gilles s'était élancé vers lui et le saluait profondément.

Alors, le cavalier qui n'avait point aperçu M. de Morlac, prononça cette phrase énigmatique :

— Le soleil luira-t-il, aujourd'hui ?

— Je l'ignore, don Raphaël. Vous êtes en avance.

— Bah ? .. il n'est donc pas trois heures ?

— Il s'en faut de beaucoup.

L'officier fit claquer sa langue en signe d'impatience, jeta son chapeau sur une chaise et s'assit.

Gilles laissa échapper un ricanement.

— Oh ! oh ! .., s'écria don Raphaël avec brusquerie, je crois, Dieu me damne, que tu te permets de me rire au nez ?

(A suivre.)

LE

16

# BAISER DE JUDAS

(SUITE)

Les naufragés interrogèrent anxieusement l'horizon et ils constatèrent avec une lueur d'espérance, presque avec joie, que la terre ferme, quoique éloignée encore, apparaissait à l'est, et qu'à deux mille environ du point où ils se trouvaient, à moitié chemin de la côte, se dressait un rocher couronné d'un bouquet d'arbustes. C'était la première étape à gagner. C'était l'îlot du Paladin.

Ils auraient pu évidemment attendre, où ils étaient, le passage, à portée de la voix ou de la vue, d'un bâtiment quelconque, mais outre qu'ils eussent peut-être attendu fort longtemps sous un soleil brûlant, sans vivre et sans eau douce, ils craignaient que le bruit de leur retour sains et saufs ne se répandit et ne parvint aux oreilles des misérables qui les avaient voués à la mort. Dans l'intérêt de leur vengeance, il était nécessaire qu'on crut la *Sirène* engloutie avec tous ses passagers. C'est pourquoi ils devaient, autant que possible, aborder dans un lieu un peu éloigné de la ville.

D'après le conseil du marin, qui donna lui-même l'exemple, chacun se débarrassa d'une partie de ses vêtements, afin de faciliter la traversée. Ils ne conservèrent que leur chemise pour se garantir de la chaleur du soleil, un pantalon et un mouchoir dont ils s'enveloppèrent la tête. Puis ils commencèrent leur pénible et périlleuse traversée.

Ils marchaient ainsi : les deux jeunes gens en tête, nageant de front, et derrière Giuseppe et Franz, traînant entre eux deux le corps de la princesse, attaché à leurs épaules par des bandes d'étoffe taillées dans les vêtements abandonnés.

La mer était basse, ils purent heureusement, les deux hommes du moins, faire un assez long trajet ayant de l'eau aux épaules, ce qui les soulagea d'autant, sans cela ils n'eussent pu peut-être, sans abandonner leur précieux fardeau, atterrir au rocher où ils tombèrent épuisés de fatigue.

Ils se traînèrent alors à l'ombre des arbustes car le soleil était déjà ardent, et se reposèrent pendant quelques instants.

Quand ils eurent repris un peu de leur vigueur et de leur énergie, ils se mirent de nouveau à l'œuvre. Giuseppe, aidé de Joseph et de Georges, rassembla des branchages qu'il lia ensemble avec des lianes et des herbes marines, de manière à former un radeau capable de supporter le corps de la princesse. Pendant ce temps, Franz ayant retiré les vêtements mouillés de sa bien-aimée, les avait séchés au chaud soleil,

puis l'avait de nouveau revêtue et couchée sur le radeau qui flottait sur le golfe, retenu au rivage par une amarre improvisée avec des lianes.

Alors on tenta la dernière traversée, chacun ayant eu la précaution, à l'exemple du marin, de s'attacher, sous la poitrine, un paquet de roseaux, afin de se reposer pendant le trajet, long pour des malheureux déjà épuisés de fatigue.

Ils touchèrent enfin la terre ferme, au pied du mont Sorrento. Une maison de pêcheur les reçut, et ils purent réparer leurs forces, grâce à un excellent plat de poissons, arrosé d'un vin léger et bienfaisant.

Le prince recommanda à ses hôtes le plus grand silence jusqu'à nouvel ordre sur eux-mêmes, et appuya sa recommandation de quelques pièces d'argent, ce qui fit très-bon effet. Puis, moyennant un prix convenu, une chambre fut mise à la disposition des naufragés, qui s'y installèrent avec le corps de leur compagne, qu'ils placèrent pieusement sur le lit unique de la maison.

Cela fait, Giuseppe, qui avait emprunté des vêtements à son compatriote, dont il était connu, se couvrit la tête d'une cape, pour éviter les regards, s'arma d'un bâton et partit aussi vite que possible pour la ville.

Arrivé à la rue de Tolède, il prit l'allure d'un vieillard et marcha plus lentement en s'appuyant sur son bâton.

Cette mesure était nécessaire, sans cela il eût été reconnu de Kamesky ou de ses complices qui, à tour de rôle, à l'affût, à la fenêtre du palais San-Martino, observaient les allées et venues des gens du prince Rakoczy, et tous ceux qui entraient dans sa demeure.

Bien en prit à Giuseppe qui s'avança en mendiant au palais San-Martino, où on lui donna quelques menues monnaies puis au palais du prince Rakoczy, dans lequel il entra en tremblottant, la porte étant ouverte.

Au palais habitaient, avec le prince, Jacques Léchelle, le majordome intelligent qui, depuis dix-neuf ans, gérait avec loyauté la maison de Franz Rakoczy, Karl Horn le Kurucz, qui avait consenti à demeurer l'ami et le cocher de son roi, et avait épousé la bonne Ursule Androwich, enfin Pierre Bernard, le cuisinier sans pareil, le compagnon sans peur, l'ami sans reproche. Pierre n'avait jamais voulu quitter Franz, c'est lui qui avait appris aux jeunes princes, qui l'aimaient comme un second père, les armes, l'équitation, la gymnastique et la natation. Il en avait fait, heureusement pour eux, de vrais poissons, pouvant pendant des heures entières, fendre sans fatigue l'onde des mers, des lacs, des rivières et des fleuves.

Depuis la veille, personne n'avait reparu au palais Rakoczy. L'absence du prince et de sa famille était, pour ces amis fidèles, une cause de vive inquiétude. Pierre, n'ayant trouvé personne dans la demeure de Giuseppe Ferrari, était resté la nuit entière sur les

quais, à l'endroit où le batelier amarrait sa barque, puis, le jour venu, il avait en vain, pendant de longues heures, exploré l'horizon. Alors il avait fait part de ses craintes à quelques compagnons de Giuseppe, et il avait été décidé que si la *Sirène*, que les marins présumaient avoir été entraînée en pleine mer, n'était pas rentrée quand huit heures sonneraient à la cathédrale de saint Janvier, plusieurs barques seraient mises à la disposition de Pierre Bernard pour aller à la recherche du prince et de sa famille. Giuseppe, en effet, pouvait avoir poussé au midi jusqu'à Herculanium ou Caprée, à l'ouest jusqu'à Zahia, afin de faire visiter l'un de ces lieux fameux à ses voyageurs au lever du soleil, avant la grande chaleur du jour.

Pierre Bernard se rappelant que, depuis longtemps, les jeunes gens avaient grand désir de visiter les ruines d'Herculanium qui venaient d'être récemment découvertes, reprit un peu courage et vint en toute hâte faire part à ses amis de l'espérance que les paroles des marins avaient fait naître en son cœur.

Il était depuis une heure environ rentré au palais et se préparait à retourner au port, car huit heures ne devaient pas tarder à sonner, quand Giuseppe déguisé en mendiant pénétra et ferma soigneusement la porte dans la pièce où les amis du prince étaient réunis.

— Giuseppe Ferrari! s'écrièrent-ils tous, quand celui-ci se fut découvert.

Sans répondre, celui-ci tira un papier de sa poche et le remit à Pierre Bernard.

L'ancien camisard n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur le papier, qu'il jeta un cri de joie puis un gémissement de douleur. Car il apprenait à la fois que le prince et ses enfants venaient d'échapper à une mort horrible, et que la princesse n'était plus.

— Silence! dit Giuseppe. Que personne, entendez-vous, personne que le consul français et vous qui êtes là, sache ce qui s'est passé. Il s'agit de punir des misérables.

— Comment? s'écria-t-on...

— Plus tard vous le saurez. Aujourd'hui il faut assurer notre vengeance, il faut laisser croire à ceux qui ont voulu notre mort que la *Sirène* a péri avec tous ceux qu'elle portait; ils faut qu'ils pensent avoir complètement réussi dans leur lâche attentat. Voici donc ce que vous devez faire: Horn va partir sans retard pour se procurer une voiture fermée, spacieuse, sans armoiries, dans laquelle il mettra des vêtements pour le prince et ses enfants. Pour éviter d'être vu avec ses vêtements, il fera bien de sortir par la porte du jardin. Puis, avec sa voiture, il ira au consulat de France prendre M. d'Argère et Pierre qui va y aller. Vous me rejoindrez sur le rivage occidental du golfe. N'oubliez pas surtout d'affecter la plus grande tristesse, et d'éviter d'être suivis.

Les choses étant ainsi réglées, tout ce passa au mieux, sans que les trois meurtriers eussent aucun soupçon.

Une heure après, la voiture conduite par Horn et renfermant le comte d'Argère et Pierre Bernard rejoignait, sur la rive occidentale du golfe, au sortir de la ville, un vieillard qui, paraissant marcher avec peine, fut autorisé, sur sa demande, à prendre place à côté du cocher. Puis elle continuait sa route au grand trot.

— Sauvés! vous êtes sauvés? s'écriait en entrant le comte d'Argère, qui serrait dans ses bras son vieil ami et ses fils.

— Hélas! fit le magyar en pleurant et montrant le corps de la princesse.

— Quel malheur! mon ami. Il faut du courage pour supporter un pareil coup. Vous en avez. Je l'espère. Maintenant, racontez-moi donc comment les choses se sont passées.

— Parlez, Giuseppe, répliqua le prince. Je n'aurais pas moi-même la force de le faire. Dites tout, absolument tout, sans vous oublier vous même, mon ami.

Le récit du terrible drame arracha des larmes à tous ceux qui étaient présents.

Quand le marin eut fini, c'était à qui lui presserait les mains. Pierre et Karl l'embrassaient à l'étouffer, et le consul de France lui tenant la main, lui dit:

— Je me charge, au nom de la France, dont je suis le représentant, de vous faire récompenser comme vous le méritez, et quant à la nacelle, qui vous a été promise par mon ami, le prince Rakoczy, dès demain, elle sera amarrée à la place qu'occupait la *Sirène*.

— Messieurs, Giuseppe Ferrari vous remercie et voudrait pouvoir se sacrifier pour vous, qui êtes de vrais gentilshommes.



XXVII

LES COMPLICES. — OÙ PIERRE FAIT ENCORE DES SIENNES.

— LETTRE A L'EMPEREUR. — LES MESSAGERS. — AUX RUINES DE BAÏES. — JUGÉS, CONDAMNÉS, EXÉCUTÉS.

L'infâme bandit, qui avait nom Louis Kamesky, ayant perpétré son forfait inouï, rejoignit à la hâte ses lâches complices et se saisit des rames qu'avait jusqu'alors maniées, avec grande fatigue, le ventripotent major Versteiner. D'un violent coup d'aviron il vira de bord, et jeta dans la nuit à ses victimes l'horrible menace de leur perte.

Un instant il eu l'idée de recueillir le batelier Ferrari, mais craignant de trouver en lui un témoin dangereux de son crime, il l'abandonna à son sort et s'éloigna du lieu du naufrage à toutes voiles et à force de rames.

(A Suivre.)

LA

16

# BELLE NANETTE

(SUITE)



Le bandit, après avoir brûlé la politesse à son compagnon, avait l'intention de s'embarquer sur le bateau à vapeur, qui descend à Lyon. C'était, à ce moment, le moyen le plus rapide de correspondance entre les deux villes. Une fois à Lyon, le faux abbé aviserait. Si Georges Blondeau mourait, il revenait hardiment se présenter à la mère de celui qu'il aurait tué. Sinon, il prendrait une autre direction.

L'abbé romain faisait toutes ces réflexions tout en marchant à côté de son confrère français, qui ne cessait de parler.

— Voulez-vous que nous visitions la ville.

— Oh ! la ville.

— Certainement. Buxy — *Buxiacum* — remonte à une époque fort reculée. Il faisait partie de la Confédération Eduenne César y établit un camp et plus tard, les Gallo-romains en avaient fait une ville. Au dixième siècle, c'était le chef-lieu du district du Vicomte de Chalons, qui y tenait ses assises, plus tard, ce devint le siège de la prévôté des Comtes de Chalons et en 1237 il devint la propriété des ducs de Bourgogne lorsque Hugues IV l'acheta de Jean de Chalons avec son comté dont il faisait partie intégrale. Enfin, en 1477, Buxy fut conquis à la France et réuni à la couronne, par Louis XI, après la mort de Charles-le-Téméraire. Il se nomma depuis Buxy-le-Royal nom qu'il porte encore. A titre de fief, il appartenait successivement, en 1543, à François d'Orléans; en 1564, à Louis de Bourbon; en 1626, au marquis d'Uxelles. Pendant les guerres civiles et de religion, la ville fut plusieurs fois détruite par la guerre et l'incendie, ravagée par la peste et la famine. En 1438, la peste n'y laissa que 13 feux, la peste de 1628 fit périr plus de 700 personnes. La ville est moderne, cependant on trouve encore quelques ruines anciennes qui méritent d'attirer la curiosité des voyageurs. Ce sont : La Tour de Mroges, Le Chastel et la Tour de Ténarre dit le Vieux château.....

Les quelques heures qui les séparaient du moment où partait la voiture furent ainsi employées en récits plus ou moins intéressants pour l'aimable Andréa, qui paraissait cependant les écouter avec plaisir, malgré que son compagnon était, certes, passablement bavard. Mais n'ayant pas le moindre soupçon à son endroit, il croyait bien de son intérêt de se lier avec lui, sa robe de prêtre et l'intimité dans laquelle ils semblaient être aux yeux de tous, devant lui servir de *palladium*.

Il raisonnait bien, comme vous voyez. Le cheval de retour — ainsi l'on appelle ceux qui ont fait un congé à... Toulon — se laissait sans peine conduire par un novice, qui jouait, du reste, son rôle à merveille.

## XXVIII

Plongé, absorbé dans la lecture d'un nouveau traité de botanique dans lequel étaient relatées les récentes découvertes de la sciences, et où se trouvaient classées, par genre, espèce, famille, ruisseau, individu, toutes les plantes connues, Petit Louis était assis, dans la chambre de M. Preuil, à quelques pas de celui-ci, qui depuis une heure dormait, dans son fauteuil, d'un

profond sommeil. Les douleurs, qui torturaient depuis si longtemps le vieillard, avaient été en diminuant depuis le matin, puis l'avaient complètement quitté vers dix heures. C'est pourquoi il jouissait enfin d'un repos dont il avait été privé depuis si longtemps.

Soudain, il sembla au jeune homme, malgré son application, entendre un roulement de voiture.

En effet, une voiture, puis une seconde viennent de s'arrêter devant la maison.

Descendant sans bruit, il court ouvrir et n'est pas peu surpris de voir la société qui arrive.

Le bon Fritz était également accouru aussi vite que possible et ne fut pas moins surpris que son ami Louis, la paisible demeure n'étant pas habituée à de telles visites.

Pendant que Fritz, aidé de Léon, débarnachait les chevaux et remisait les voitures, Antoine présenta Louis aux dames Parisot et s'informa de son père.

— Les douleurs de M. Preuil sont je crois, dit celui-ci, entièrement passées pour un temps. Il dort depuis une heure au moins. Pensez-vous que je doive le réveiller, car vous savez qu'il en a pour longtemps.

— Non pas, dit Mme Parisot, nous ne le souffrirons pas.

— Alors, Mesdames, permettez-moi de vous guider et, passant devant, il les conduisit dans un salon décoré avec un goût parfait, puis il sonna la bonne maman Lafon, qui, de même que Louis et Fritz, plus qu'eux peut-être ouvrit de grands yeux.

— Bonne maman, dit-il, en l'embrassant sur les deux joues, voici deux dames que je te recommande, conduit-les à leurs chambres afin qu'elles y déposent leurs chapeaux, ombrelles, etc., et donne des ordres afin que le déjeuner soit prêt dans une demi heure au plus tard. Nous mourrons de faim. N'est-ce pas Mesdames ? En attendant le repas, vous descendrez au jardin, s'il n'y a pas autant de fruits que dans le vôtre, Adrienne, il y a des fleurs.

— Et on peut en cueillir ? dit l'enfant.

— A pleines mains, ma charmante.

A ces paroles, la maman Lafon, à peine revenue de son étonnement, considéra la jolie Givrotine devenue rouge comme une pivoine, et lui dit :

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, ma belle demoiselle. Et, sans attendre la réponse, elle caressa, de ses lèvres maternelles, les joues veloutées de l'enfant, qui lui rendit sans retard son amical baiser.

— Ah ! ah ! dit Antoine en riant, toi qui te piques d'être physionomiste, bonne maman, comme tu l'abuses. Tu viens d'embrasser un démon...

— Un démon ! C'est plutôt un ange, qu'un démon, comme toi, veut entraîner dans l'abîme, mais j'y veillerai.

On ne put s'empêcher de rire de la riposte.

Antoine, allant alors avec Louis dans la chambre de son père, lui raconta succinctement la tentative dont avait été victime le pauvre Georges.

A cette nouvelle, Louis devenant, pâle à faire peur, tomba sur une chaise en murmurant :

— Oh ! mon pauvre frère.

— Ton frère ?

— Hélas ! oui, je vous raconterai cela un jour, Antoine. Mais, adieu, je vais me préparer à partir.

(A suivre)

Le N° 17 du CONTEUR GAULOIS sera mis en vente Jeudi 16 juin.

Le Gérant, H. ALBERT.

Lyon. -- Imp. H. ALBERT, quai de la Guillotière, 6

H. Albert